

Nous y sommes allés ce matin. Le marbre noir étoilé de leurs pupilles. L'intensité de leur attente. Elle m'intimide, me fait baisser les yeux. Une marée humaine monte, se presse et se bouscule. Je me force à les regarder, à ne pas presser le pas. Ne pas les écarter quand ils me saisissent par la manche. Laisser ce soin aux détenus qui m'accompagnent : ils le font avec naturel. Leur calme infuse l'air, se distille à la ronde. Le premier jour à la prison, c'est un premier jour de classe : il faut donner une bonne image de soi. Un premier jour qui a la particularité de se répéter chaque matin.

Je me mets de suite au travail. Parce qu'il y a tant à faire et que c'est la seule manière que j'ai de me donner une contenance. Les mineurs, les nouveaux-nés, ceux que la gale dévore à pleines dents. Les tuberculeux que j'écoute en ayant soin de rester au soleil. Les fous : ils m'impressionnent bien plus que les condamnés à mort. L'intensité teintée d'absence de leurs orbites. Les sentir voyager de ma blondeur à ma blouse blanche, s'approcher à me frôler.

Kosovo : les gardiens se le refilent comme une pierre brûlante. On y est souvent au bord de l'émeute. J'hésite un instant avant d'y entrer. Je m'arrête. Pas aujourd'hui, il faut d'abord se réhabituer à l'ensemble. En effet, *Kosovo*, cela demande d'avancer, de parler en bloquant sa respiration. Avancer sans trébucher parmi l'indifférence des corps qui s'offrent au soleil. Ne pas se crispier quand ils s'empoignent. Ne pas sursauter quand l'un d'eux se met à vociférer à deux mètres. Maîtriser son dégoût des cafards. Ne pas rougir de leur nudité. Comprendre au quart de tour quand la situation se fait explosive et qu'il faut évacuer. Et puis, ils parlent tous en même temps. Certains me vénèrent (*Ma Sœur!*), d'autres me rejettent, d'autres encore me polluent les oreilles de ce qu'ils me feraient si je m'éloignais de mes 'gorilles'. Non, décidément, le Kosovo viendra après.

J'avance et les poches de ma blouse se gonflent. Les mêmes mains qui se sont assurées qu'elles n'avaient rien à offrir y entassent maintenant les lettres de doléances. Je les lirai dehors. Je recevrai leur auteur demain, en commençant ma journée. Cela se répètera au fil des jours. En attendant nous sommes là : jamais moins de cinq ou six heures d'affilées, sans un verre d'eau, sans une pause. Les mains prisonnières des gants en latex. Je les maudis en silence : les doigts suent et font effet de ventouse après une heure. L'inconfort de ce plastic pour écrire. Je finis toujours par les balancer, ça fait sourire les garçons.

La chaleur, le béton, le manque d'air, les cris, la puanteur, les brusques mouvements de foule. Attention à jamais toucher nos visages sous peine de plaques rouges et de démangeaisons. C'est juste une question d'habitude. On retrouve vite les réflexes propres à ici. Je sens Nkaya paumé. C'est son 'baptême' de ce pays, de la prison. Je me revois premier jour, première fois. Je lui souris : l'être humain s'adapte si vite et à tant de choses. J'ai confiance pour lui.

Quand arrive le moment de partir, mon cœur se serre : pas déjà ! J'ai encore tellement envie de rester avec eux, de les écouter, de leur parler. Caresser la tête des plus jeunes et penser un demain différent pour eux. Sourire aux vieux quand ils m'appellent *maman* : c'est bête, je tressaille encore à tous les coups.

Tandis que j'ôte ma blouse, que je secoue la poussière ; je compte déjà les minutes et les heures qui me séparent de demain, 8.30. Heure à laquelle je repasserai le portail.

*
**